Document generated on 05/09/2025 4:35 p.m.

Les Cahiers de lecture de L'Action nationale

Lionel Groulx a trouvé son biographe

Charles-Philippe Courtois, *Lionel Groulx. Le penseur le plus influent de l'histoire du Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2017, 584 pages

Denise Robillard

Volume 12, Number 2, Spring 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87863ac

See table of contents

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)
1929-5561 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Robillard, D. (2018). Review of [Lionel Groulx a trouvé son biographe / Charles-Philippe Courtois, *Lionel Groulx. Le penseur le plus influent de l'histoire du Québec*, Montréal, Éditions de l'Homme, 2017, 584 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, *12*(2), 29–30.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

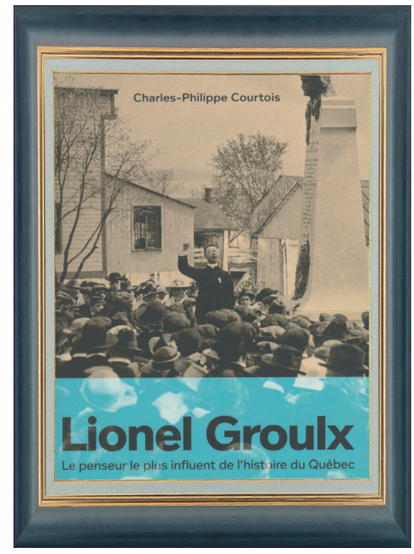
This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LIONEL GROULX
A TROUVÉ SON BIOGRAPHE

Denise Robillard
Historienne



CHARLES-PHILIPPE COURTOIS
LIONEL GROULX. LE PENSEUR LE PLUS INFLUENT DE L'HISTOIRE DU QUÉBEC
Montréal, Éditions de l'Homme, 2017, 584 pages

L'objectif de Charles-Philippe Courtois est ambitieux : offrir la première « véritable biographie » de Lionel Groulx, « un des plus influents penseurs » du Québec. Mais non le seul, contrairement au titre venu de l'éditeur. Son approche est claire : réfuter l'anachronisme de quelques préjugés en établissant l'originalité et la précocité de certaines convictions de Groulx. Voilà qui donne le goût de parcourir 600 pages !

Deux aspects de la vie de Groulx (1878-1967) sont mis en valeur avec bonheur : son œuvre de pédagogue auprès de la jeunesse et sa carrière d'historien.

En six courts chapitres, le jeune garçon au tempérament sensible et romantique né à Vaudreuil en 1878 dans une famille aimante se révèle si attaché à sa terre natale et aux siens que le mal du pays le fait fuguer de l'internat de Sainte-Thérèse. Son éveil à la poésie et son intérêt pour les ouvrages politiques et philosophiques, Lionel le doit à des pédagogues, soucieux de former « des leaders, ardents chrétiens et patriotes » qui lui font savourer les classiques et connaître Louis Veuillot, Lamennais et Hugo. O'Connell devient le modèle politique qu'il admire. Comme il a du mal à se faire des amis, son journal lui tient lieu de confident et contribue à son équilibre affectif. L'abbé Sylvio Corbeil, son directeur de conscience, suscite son adhésion à l'ultramontanisme.

Il faudra quatre ans à Lionel pour s'épanouir, nouer des amitiés solides, participer à la vie associative du séminaire, écrire et s'essayer avec succès aux débats. Cherchant à savoir comment le mieux servir la religion et la patrie, il trouve en Corbeil un exemple déterminant. « Se consacrer au service d'un idéal, lui dit son directeur, serait facilité par l'état ecclésiastique » : il sera donc prêtre-éducateur. À partir de ce moment, le jeune Groulx se refuse à l'action politique directe.

Quatre mois au Grand Séminaire de Montréal auront raison de sa santé et de son moral. Lionel passe deux mois à l'évêché de Valleyfield comme substitut du secrétaire. Il profite de l'érudition de son évêque, Mgr Médard Émard, et poursuit ses études à grand-peine. À la publication d'un premier article, il se découvre une passion pour les jeunes et fait des « disciples ». Il crée une « action catholique » et cultive chez les collégiens « l'intérêt pour la défense de la foi, de la culture et de la nation ». Il brûle les étapes et devient leader avant d'être prêtre, au grand déplaisir de son évêque !

La « tournure d'esprit » de Mgr Émard, de sensibilité libérale, s'oppose à celle de Groulx, inspirée des Laflèche, Veuillot et Tardivel que son évêque juge excessifs et outranciers ; ces sensibilités recouvrent un autre clivage concernant la question nationale : d'un côté, les adeptes du bon-ententisme, de l'autre, les militants pour une forte affirmation nationale. Alors qu'il s'interroge sur son avenir comme prêtre, Groulx finit par se rendre aux conseils de S. Corbeil et termine ses études au Grand Séminaire de Montréal. Il est ordonné prêtre le 28 juin 1903 et brûle de s'engager dans l'action auprès des jeunes des collèges classiques, au sein de l'ACJC, l'Association catholique de la jeunesse canadienne-française. Il s'agit là d'une nouvelle organisation, inspirée de l'Association catholique de la jeunesse française fondée en 1866 par Albert de Mun.

Pendant les décennies 1920 et 1930, toutes deux effervescentes sur le plan intellectuel, pas un mouvement nationaliste ne naît sans avoir soumis son projet à Groulx. Les jeunes admirent sa probité intellectuelle, ils réclament son avis, voire son appui. Que Groulx n'accorde qu'avec grande discrétion.

De retour d'un voyage d'études en Europe, Groulx entreprend avec enthousiasme sa carrière d'enseignant et développe une pédagogie active novatrice qui suscite l'adhésion des jeunes, auprès de qui il s'impose, dès 1912, avec *Une croisade d'adolescents*. Les chapitres 10 à 24 nous font assister à la montée et au sommet de son influence comme éveilleur de conscience et promoteur de la compétence – entre les deux guerres – avec la publication du roman *L'appel de la race*, puis celle de *Orientations*, *Notre maître le passé* et *Directives*, respectivement en 1935, 1936 et 1937. Tous ces textes sont autant d'invitations à l'excellence, d'appels à passer de domestiques à maîtres chez nous, de dénonciations et de réclamations pour que « l'école cesse de fabriquer en série tant d'invertébrés, de bibelots de salon » et d'exhortations à prendre en main notre économie pour réaliser l'idéal de « maîtres chez nous » que le jeune prêtre prône avec conviction. Son influence dépasse les frontières du Québec, puisque les fondateurs franco-ontariens de l'Ordre de Jacques-Cartier le considèrent comme leur maître à penser.

Fidèle à son objectif, Courtois réfute les accusations d'antisémitisme et de séparatisme portées contre Groulx en mettant en lumière la vision du pédagogue idéaliste qui, tout en refusant de s'engager sur la piste politique, propose à ses disciples un idéal. À cette époque, Groulx considère la Confédération comme « un régime politique irrémédiablement condamné », qui, une fois disparu, ferait place à l'État français rêvé (p. 337).

Pendant les décennies 1920 et 1930, toutes deux effervescentes sur le plan intellectuel, pas un mouvement nationaliste ne naît sans avoir soumis son projet à Groulx. Les jeunes admirent sa probité intellectuelle, ils réclament son avis, voire son appui. Que Groulx n'accorde qu'avec grande discrétion.

Courtois est moins heureux lorsqu'il traite du Règlement 17 et du rôle de l'abbé puis monseigneur Joseph Charbonneau à Ottawa et à Montréal. Pour n'avoir fréquenté à Ottawa que les nationalistes intransigeants – car en Ontario aussi, deux sensibilités s'affrontent, Groulx (et Courtois après lui) ne se rend pas suffisamment compte que les Canadiens français de l'Ontario subissent une hostilité tellement grande de la part des Canadiens anglais (protestants et orangistes comme catholiques, du reste) qu'ils ne peuvent réagir comme Groulx le souhaitait. Il leur faut plutôt exercer diplomatie, finesse et intelligence pour essayer d'obtenir quelques gains. D'ailleurs, le nationaliste Omer Héroux, du *Devoir*, reconnaît que cette stratégie paie. En 1929, il écrit que « le vent est à la concorde en Ontario » et il salue la création d'un comité bilingue sur la question scolaire. Mais pour les intransigeants, le simple fait de rencontrer ou de parler avec les adversaires était considéré comme une trahison et c'est pourquoi Groulx tient tant

VOIR LIONEL GROULX...
à la page 30

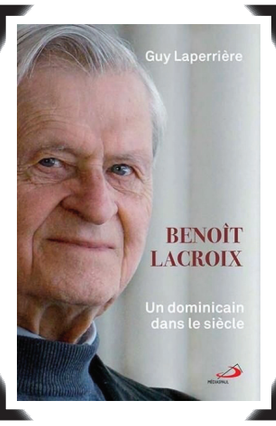
Lionel Groulx...

suite de la page 29

rigueur à Charbonneau. On aurait pu espérer une meilleure appréciation de cet épisode par son biographe.

Au sujet de sa succession, Courtois souligne que Groulx est heureux de l'engagement de Guy Frégault. Il souligne le rôle du chanoine dans la création de l'Institut d'histoire de l'Amérique française et dans le département d'histoire de l'Université de Montréal. Les bases étaient ainsi posées pour que l'histoire devienne toujours davantage une science écrite par des professionnels. Pour Courtois, l'Institut d'histoire de l'Amérique française couronne l'œuvre de Groulx comme historien.

Cette biographie a le mérite de tenir compte de toutes les facettes de la personnalité de Groulx. Courtois n'oublie pas que l'éveilleur de conscience est aussi un poète, un passionné de la jeunesse, un pédagogue novateur, un prêtre qui s'interdit l'engagement politique mais qui n'hésite pas à indiquer la voie à suivre, et qui, jusqu'à la fin, s'enthousiasme quand un projet lui apparaît comme l'aube d'une espérance enfin réalisée... ❖



Guy Laperrière
Benoît Lacroix. Un dominicain dans le siècle
Montréal, Médiaspaul, 2017, 310 pages

Peu après la mort du père Lacroix, au printemps 2016, Médiaspaul a contacté Guy Laperrière, un spécialiste de l'histoire des congrégations religieuses s'étant donné, tout particulièrement, une fine connaissance de l'ordre des Prêcheurs. La demande était celle-ci : rédiger en un an une biographie du célèbre dominicain afin de garder celui-ci vivant dans la mémoire de ceux qui l'ont connu et, pourquoi pas ?, de le présenter aux nouvelles générations. Le résultat a sans doute dépassé les espérances de la maison d'édition. On a là la vie du père Lacroix dans le style plein d'entrain et presque oral du conteur qui ne manque pas d'interpeler plus d'une fois son auditoire et lui fait entendre, en plus de sa propre voix, celles de Benoît Lacroix lui-même et de tant de collègues et amis ayant laissé sur lui leurs témoignages. Voilà donc un ouvrage très accessible. Et quand même savant, car Guy Laperrière sait parsemer son récit de mille et une connaissances utiles pour mieux cerner son personnage ainsi que les milieux dans lesquels il a vécu au fil de ses cent ans.

Le livre a dû être rédigé presque sans archives. Pas tout à fait : Laperrière a consulté le fonds Benoît-Lacroix déposé aux Archives nationales de même que certains documents conservés ailleurs et réunis pour deux séances de travail par une archiviste bien au fait de cet autre fonds. Heureusement, Benoît Lacroix a semé tant d'écrits, il a donné tant d'entretiens et il a si généreusement partagé ses souvenirs qu'il y avait là ample grain à moudre, à quoi ajouter les nombreux témoignages réunis par Gisèle Huot à l'occasion des 80 ans de notre dominicain national.

Le fil conducteur de l'ouvrage est l'amour. Celui que le père Lacroix a inspiré à l'auteur lui-même et à ceux qui l'ont connu (cette idée ouvre le premier paragraphe de l'introduction) et celui que Lacroix a abondamment distribué (c'est la dernière phrase de la conclusion).

Répartie en neuf courts chapitres, la biographie divise en trois grandes parties la vie de Joachim puis de Benoît Lacroix.

La première couvre l'enfance, la jeunesse et la formation dominicaine. C'est l'occasion de dire la proximité de son père Caius, l'émoi d'un amour pour Thérèse Gagnon, la profondeur des influences exercées sur le jeune homme par des intellectuels de la stature de Chenu, Maritain, Gilson et Marrou, l'impact de ses professeurs dominicains et la découverte d'une figure spirituelle, Thérèse de Lisieux, qui l'accompagnera tout au long de son existence.

Le foisonnement de la vie professionnelle du père Lacroix donne matière à la deuxième partie. Voici un professeur de l'Université de Montréal qui deviendra le directeur de l'Institut d'études médiévales, le fondateur du Centre d'études des religions populaires puis un des chercheurs de l'Institut québécois de recherche sur la culture, l'animateur infatigable pendant une bonne douzaine d'années d'un grand chantier de recherche sur les religions populaires. Voici le conteur, l'écrivain, l'ami des poètes et des artistes, de Saint-Denys Garneau à Marie Uguay et de René Derouin à Louis Muhlstock. Voici encore le dominicain prédicateur de retraites aux étudiants, aux congrégations religieuses de femmes et à ses frères convers, utile aussi dans les régions lointaines où sont implantés les dominicains du Québec, notamment le Japon et le Rwanda. Et que dire de sa contribution à la vie d'universités aux États-Unis et en France.

Enfin, la retraite du père Lacroix fut si longue et si active jusqu'à la fin qu'elle mérite une troisième partie rien qu'à elle. Le dominicain s'est alors fait tout à tous. D'abord en continuant de porter et d'animer des projets intellectuels et religieux. Laperrière souligne ici tout spécialement sa contribution à la mise en chantier d'une édition critique des œuvres complètes de Lionel Groulx, en qui il voit le plus grand penseur de son époque. Tout à tous aussi en se rendant disponible pour une véritable rencontre spirituelle à chacune des personnes qui ont croisé sa route, depuis les jeunes, encore et toujours, jusqu'aux vieillards atteints de la maladie d'Alzheimer. Tout à tous enfin à travers les médias, qu'il pratique encore plus assidûment dans son grand âge.

Le dernier chapitre s'attache à présenter la spiritualité du père Lacroix. Il s'agit d'une spiritualité très christique non dépourvue d'un véritable accent mystique à la manière de Thérèse de Lisieux ; une spiritualité enrichie aussi au contact de Teilhard de Chardin, qui a su voir de manière renouvelée la transcendance dans le cosmos.

Parmi les difficultés de la rédaction d'une telle biographie, il en est une que Laperrière surmonte par un travail caché sous l'aisance du résultat, et c'est celle de la contextualisation. L'auteur réussit à présenter en quelques mots les personnes, les institutions, les événements historiques qui jalonnent la vie du père Lacroix. Sans jamais détourner ni arrêter son récit, il rend familiers l'entourage du dominicain et les milieux dans lesquels il a évolué. Une autre difficulté, elle aussi vaincue, consiste à donner à lire tant de textes de manière vivante et sans les trahir. On n'a jamais l'impression de lire des résumés. Les livres et articles sont transformés en moments de vie. Soulignons ici les qualités de détective de Laperrière, qui a mis la main sur une quantité phénoménale d'écrits dispersés ici et là, préfaces, textes de circonstances, articulets divers.

Jusqu'à un certain point, de manière discrète, non appuyée, Laperrière offre une interprétation de son personnage. Celle-ci est tout entière contenue dans le sous-titre de l'ouvrage, « un dominicain dans le siècle » : Lacroix moine et Lacroix dans le monde. Un homme de tradition, d'institutions, d'Église, prenant appui sur sa foi toute modelée par celles-ci pour rejoindre chacun où il est et l'orienter vers le Christ, dont il se veut témoin joyeux.

Je partage assez l'avis de Laperrière, selon qui Benoît Lacroix fut moins un intellectuel qu'un pasteur. Malgré tous ses livres, malgré les institutions universitaires qu'il a fondées et animées, malgré les onze colloques sur les religions populaires et les collectifs qui en ont découlé, le père Lacroix a été tout compte fait avant tout un dominicain, c'est-à-dire un prêcheur. Il a voulu présenter le Christ, le faire voir, il a voulu être sourcier de Dieu dans le monde et en chacun. Il restera de lui, à terme, cet ouvrage incontournable, unique, infiniment précieux qu'est *La foi de ma mère* dans lequel ce prêtre historien et conteur présente ce que fut l'action et la foi de l'Église au Québec entre 1840 et 1960.

On a, avec l'ouvrage de Laperrière, la biographie qu'il fallait avoir : accordée avec beaucoup de justesse à ce que fut Benoît Lacroix

Lucia Ferretti
Chef de pupitre, histoire et culture